

# La Borde adoucit la folie depuis cinquante ans

ERIC FAVEREAU 5 AVRIL 2003 À 22:38

Jean Oury dirige cette clinique psychiatrique du Loir-et-Cher à l'histoire et au fonctionnement atypiques.

Blois envoyé spécial

«Comment ? Tu n'es pas à la retraite? A ton âge... Ils me disent ça, comme à un enfant.» Jean Oury en sourit, ou plutôt il s'en fout. Il est là, il est loin, il est assis dans son bureau, rempli de livres. Et en ce printemps 2003 cela fait cinquante ans qu'il est là. Qu'ils sont là. Cinquante ans qu'il est arrivé avec ses fous, après un périple inédit de quelques semaines en Sologne : il venait alors de claquer la porte de l'hôpital Saumery dans le Loir-et-Cher. Et il est tombé sur ce château en ruine, perdu dans la forêt, qui allait devenir ce lieu inouï de la psychiatrie française : la clinique de La Borde.

Classification. Il fait beau, ce jour-là. Quelques résidents sont assis sur les marches du château. Un autre dodeline de la tête en regardant la pelouse. Il y a là plus d'une centaine de malades, «dont plus de 70 % de schizophrènes lourds», comme le dit la classification. L'ambiance à La Borde est toujours unique. C'est un drôle de lieu où, quelles que soient les bizarreries des habitants, on fait attention. On écoute, on s'énerve aussi, mais on n'a pas honte. Dominique est l'une des pensionnaires. Aujourd'hui, elle est «poisson pilote», c'est-à-dire en charge du visiteur pour lui faire visiter la clinique. Dominique a les cheveux bien courts. Elle vient à La Borde depuis vingt ans, mais depuis trois ans elle passe la moitié de la semaine à la clinique, et l'autre dans un appartement à Angers.

Elle parle avec une douceur infinie des autres malades : «Lui n'arrête pas de crier. Il hurle tout le temps. Il se fait mal.» Présente L., qui, tous les soirs et cela depuis des années, sort les poubelles et les met à l'entrée du parc. «Il ne veut jamais qu'on l'aide.» A un autre moment, Dominique s'oppose avec précaution mais avec insistance à Jean Oury qui en a marre qu'on laisse le piano, en bas, dans le salon. «Mais on ne peut pas le retirer, dit-elle. C'est très précieux pour Evelyne, c'est sa seule façon d'être avec nous». Puis : «C'est vrai que cela nous casse les oreilles, mais maintenant, elle arrive aussi à jouer un peu pour elle. Non, vraiment, on ne peut pas le retirer.»

Plus tard, Dominique a ce joli mot : «Ici, on n'est pas des débiles mentaux, parce qu'on est des pensionnaires. C'est un sacré statut d'être pensionnaire, ici.» C'est ainsi. Et c'est un miracle. Alors que l'univers de la psychiatrie a rarement été aussi fragilisé, alors que la prise en charge de la folie n'a jamais été aussi mal à l'aise dans le cadre borné de la comptabilité publique, La Borde résiste. Mieux, à l'image de son vieux fondateur, elle s'en fout. «Je n'ai pas de projets, je n'ai jamais fait de projets», dit Jean Oury. «Au fond, je ne me suis jamais installé. Je suis là, je ne peux pas dire que je m'y suis fait. Souvent, le soir, quand je sors, qu'il y a un pensionnaire sur le banc, qui délire ; je regarde, j'écoute, étonné, je trouve ça bizarre.» Ajoute : «Pour que cela puisse continuer, il faut y être.» Marie Depussé qui vient d'achever avec Jean Oury un joli livre d'entretiens (1) : «Oury habite La Borde, comme un abbé. Il est tombé sur ce couvent, et il est là, en retraite, lui qui aime tant la vie. Il y a dans son attitude quelque chose à voir avec le schizophrène qui se retire. Une exigence partagée.»

Jeux de mots. La Borde a donc cinquante ans. «Tout cela n'existe pas, ironise Jean Oury. En septembre, il y a quelqu'un de l'Assurance maladie qui est venu. C'était, vous savez, pour ces histoires d'accréditations, d'évaluations. On l'a laissé parler. Il m'a demandé comment on marchait. Je lui ai dit : "Mais c'est très simple, c'est aussi simple que de se tenir debout." Et je lui ai dit que si j'appliquais ce qu'il me demandait, je me casserais la gueule.» Des jeux de mots de psy qui dégagent en touche ? Carmen, monitrice (2), a un exemple pour illustrer. «La cuisine ? S'il fallait la mettre aux normes, cela en serait fini, par exemple, des pluches en commun. C'est pourtant essentiel, ici, les pluches. Vous imaginez, ici, avec de la nourriture qui fonctionne en prêt-à-chauffer.»

On a compris. La Borde vit sa vie. On est loin de la folie des années 70 où La Borde était devenue un lieu à la mode pour artistes et théoriciens, sous la houlette de Félix Guattari. Jean Oury en garde une blessure évidente. «Vous vous rendez compte, ces imbéciles venaient pour faire de l'animation. Animation, comme si on animait un schizophrène.» Oury qui parle toujours de Félix Guattari : «Parfois, un pensionnaire dit son nom. Et son nom résonne, là, comme dans le paysage.» Et puis il y a eu les années de plomb et de silence. Les années où il a fallu s'habituer à des budgets beaucoup plus serrés. «Notre prix de journée est trois fois moins élevé que dans les hôpitaux.» Des années où la psychiatrie n'était plus à la mode. Il n'empêche, La Borde a continué avec ses règles, avec le club et ses quarantaines d'activités, tous les jours. Avec son standard tenu par les malades. Depuis cinquante ans, plus de 20 000 patients sont passés par La Borde. Une entrée par semaine. Et des patients qui, avec les nouvelles règles en vigueur, ne gardent plus que 2,5 euros par jour de leur pension. «Même pas de quoi s'acheter un paquet de cigarettes», s'énerve Oury.

Résistant. Et pourtant, La Borde paraît comme préservée. Sereine, à l'image de Jean Oury. Lui dit qu'il se sent un résistant. On le sent étonnamment détendu, comme si à ce moment de sa vie de militant, il savait bien que l'enjeu est ailleurs, que soigner ou prendre en charge la folie l'installait dans un monde certes bien réel, mais bien loin aussi des contingences de telle ou telle décision politico-administrative.

«Regardez, les autorités ont fermé 40 000 lits de psychiatrie. Fermer un lit n'a jamais soigné personne.» On aurait pu croire qu'avec l'âge et la fatigue, le beau château se serait fragilisé. Il n'en est rien. Et comparés à une visite effectuée il y a quinze ans, les locaux sont en bien meilleur état. Comme nourris de ces 50 années passées. «C'est ce que j'appelle la sous-jacence, dit Oury. Dans une comparaison, je dis que nous sommes des jardiniers. Il faut travailler le terrain. La sous-jacence, cela se dépose. Il y a plein de choses qui se déposent, les mythes, les habitudes, les fantasmes. Ça arrive comme cela dans un lieu travaillé par l'histoire, par les événements. Des choses qui se sont passées, ou ne se sont pas passées. Quand quelqu'un arrive, il est rapidement pris sans le savoir dans ce terreau. Mais c'est très fragile. Cela peut être détruit en une matinée.»

(1) A quelle heure passe le train, conversations sur la folie : Jean Oury et Marie Depussé, Ed. Calmann-Lévy.

(2) Moniteur est le nom que l'on donne aux personnels soignants à La Borde.